

L'heure d'un nouveau virage est venue pour Arno et sa voix de plus en plus râpeuse, aujourd'hui reconnaissable entre mille. Il est temps pour lui de voyager seul, bien que ses compères Serge Feys et Jean-Marie Aerts continuent de l'aider aux compositions. En 1986 sort son premier album solo, sans titre, qui marque un retour à ce rythm and blues qui lui est cher et qu'il fait sonner comme personne. Sans renier des sonorités new wave, Arno enregistre et produit un disque sensuel, sonnante américaine, l'orgue et les chœurs féminins étant mis en avant, avec des pointes bluesy d'harmonica. Un bon premier essai solo. Produite par Holger Czukay (du groupe mythique de krautrock Can), Charlatan sort deux ans plus tard. Affranchi du rock, l'album, qui a un peu vieilli, est souvent déstructuré, complètement différent du précédent. Il y reprend notamment « Le bon dieu » de son compatriote Brel. L'accordéon fait son apparition, et l'influence de musiques venues d'ailleurs, plus ou moins maîtrisées telles le tango, est évidente. Arno tâtonne. Il ouvre la décennie suivante avec un album solo de qualité supérieure, Ratata, coproduit par son complice Jean Marie Aerts. Les influences espagnoles sont toujours là, et les

du Nord, aimant les hommes et la vie ?

Après ce coup de maître, Arno, tel Bowie, se réinvente à nouveau. En 1994 sort sous le nom de Arno and the Subrovnicks, Water, qui renoue avec la folie de TC Matic. Électrique, parfois hargneux, majoritairement chanté en anglais, ce disque est tristement méconnu. Mais c'est avec le suivant qu'Arno s'impose. En 1995 sort son disque qui sera son plus grand succès, A la française, et qui va définitivement conquérir le cœur du public français. Très émouvant, l'album est un grand cru avec le doux amer « Je ne veux pas être grand », à la mélodie cabaret, qui aurait fait pâlir d'envie Ray Davies des Kinks. Il reprend également de façon magistrale « Comme à Ostende » de Ferré, ce qui n'est pas donné à tout le monde, et offre l'intime « Dans les Yeux de ma Mère », qui donne toute sa puissance sur scène, Arno préférant aujourd'hui l'interpréter accompagné d'un seul piano. Le succès est tel qu'Arno, à quarante-huit ans, sort son premier album de tournée, « Arno en Concert, A la française live ». La France entière découvre alors cet homme particulier, cultivé, trilingue, fin et drôle, au charisme scénique étonnant, contrastant avec sa personnalité. Arno est un timide, un homme de peu de mots, à la pudeur et à l'humilité extrêmes, gêné par le moindre compliment.

Bourreau de travail et ne s'endormant pas sur ses lauriers, il



textes se font parfois plus engagés. Les rythmes hip hop funk de certains titres datent un peu aujourd'hui, mais avec le lancinant « Lonesome Zorro », Arno signe une ballade magnifique, que n'auraient pas reniée des artistes tels que les Pogues ou Marianne Faithfull. Le disque est éclectique, parfois trop produit, mais contient de vraies réussites.

En ce début des années 90, Arno est en quête, et va laisser derrière lui une forme de sophistication certes intéressante, mais qui ne lui sied pas forcément. En quelques jours, il s'impose un retour aux sources en enregistrant avec un groupe baptisé Charles et les Lulus (Lulu étant le diminutif de sa mère) un album de reprises parfois obscures de blues. Le disque est âpre, mais authentique. Car Arno est un chanteur multiple : aussi bien bluesman que crooner, qu'éructeur que rockeur, aussi bien punk que chansonnier. À l'instar du Bas-hung d'Osez Joséphine, il part pour Nashville pour enregistrer son premier grand disque en solo, le génial Idiots Savants, où se mêlent country, folk et rock. Très bien produit par Glenn Rosenstein (qui a notamment travaillé avec The Talking Heads), l'album recèle ses deux plus grands succès depuis TC Matic : le naïf « Vive Ma Liberté », pied de nez à ses décrieurs, et la superbe reprise des « Filles du bord de mer » d'Adamo, repris façon java et de façon bouleversante. Qui mieux qu'Arno, fumeur et buveur au long cours, pouvait reprendre de telle façon cette chanson de garçon amoureux, nostalgique et meurtri par ces filles blondes aux yeux clairs vivant auprès de la mer

continue d'enregistrer à sa guise.

Le disque Charles and the White Trash European Blues Connection, recueil de blues déjanté, sort en 1998 et est volontairement tiré à 3500 exemplaires, tous écoulés en moins de 24 heures. L'année suivante paraissent deux disques A Poil Commercial et European Cowboy (où il reprend O La La de TC Matic), où Arno s'affirme une fois de plus comme un citoyen-musicien sans frontières. Le premier est porté par le superbement tendre « Dans mon Lit ». Depuis, Arno a quelque peu ralenti (c'est un bien grand mot) sa production. Au cours de la décennie passée, le chanteur belge que l'on a souvent comparé au grand Jacques Higelin, n'a pas sorti un seul mauvais disque. De Charles Ernest (2002), album personnel et plus rock ou il reprend de façon originale « Mother's Little Helper » des Rolling Stones et chante « Elisa » de Gainsbourg en duo avec Jane Birkin, en passant par l'excellent French Bazaar (2005), Arno continue à prouver sa curiosité artistique et qu'il est possible d'être un touche-à-tout aux airs de clown je m'en foutiste et de livrer une musique personnelle, drôle, chavirante et exigeante, tout en reconnaissant un héritage dont il n'a pas à rougir, vu les hommages qu'il lui rend. À presque soixante deux ans, Arno reste un musicien à la fraîcheur étonnante et à la créativité intacte, comme le prouve Brussels, son dernier album sorti l'année dernière, qu'il défend en ce moment en tournée. Un artiste à ne pas manquer, sans qui la très fertile scène rock belge ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui.